

Le bonheur des autres

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Gougeon, Richard, 1947-

Le bonheur des autres

Sommaire: t. 1. Le destin de Mélina.

ISBN 978-2-89585-709-9

I. Titre. II. Gougeon, Richard, 1947- . Destin de Mélina.

PS8613.O85B66 2016 C843'.6 C2016-941296-2

PS9613.O85B66 2016

© 2016 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture: Annie Boulanger

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution au Canada

PROLOGUE

prologue.ca

Distribution en Europe

DILISCO

dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

RICHARD GOUGEON

Le bonheur des autres



Le destin de Mélina



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur
chez Les Éditeurs réunis

L'épicerie Sansoucy

1. *Le p'tit bonheur*, 2014
2. *Les châteaux de cartes*, 2015
3. *La maison des soupirs*, 2015

Les femmes de Maisonneuve

1. *Jeanne Mance*, 2012
2. *Marguerite Bourgeoys*, 2013

Le roman de Laura Secord

1. *La naissance d'une héroïne*, 2010
2. *À la défense du pays*, 2011

*Le destin embouche parfois sa corne de brume
pour prévenir de son inexorable fatalité...*

Chapitre 1

Rivière-au-Renard, 1930

Entre deux caps soudoyés par les flots, de modestes habitations de pêcheurs peinturlurées de couleurs vives parsèment les berges de l'anse. Au fond de la baie, au-dessus de l'embouchure de la rivière, s'étalent des prairies verdoyantes bordées de bois francs. Sur le penchant du coteau, une petite église domine la mer et les habitants. Au rivage ensablé, enivrés par l'odeur des eaux salines et par les puissants effluves de varech et de poisson, deux camarades s'affairaient au tranchage de la morue. Nicolas déposa son couteau sur l'étal.

— T'as vu la belle brunette, avisa-t-il; c'est de loin la plus attirante des trois filles. Elle arrête pas de te regarder.

Antonin était bien charpenté et fier de sa personne physique. Des yeux pers éclairaient son visage agréable, et sa physionomie aux traits réguliers exprimait une force virile.

— Ben, c'est drôle à dire, mais d'après moi, c'est toi qu'elle zieute de même, rétorqua-t-il. Je suis ben prêt à lui parler, mais à mon idée, le bonhomme a pas l'air ben ben commode.

— C'est pas à l'hôtel que tu vas courtiser une fille. À vingt-cinq ans, tu devrais te délurer. Moi à ta place...

Une fois les poissons mis à sécher sur les vigneaux à treillis de corde, les morutiers s'approchèrent de l'installation voisine. Salomon O'Brien, un solide gaillard dans la cinquantaine chapeauté d'un vieux feutre et revêtu d'un devant de cuir – un tablier ciré –, les interpella.

— Que c'est que vous voulez, vous autres? proféra-t-il, avec humeur.

— C'est pas à vous qu'on a affaire, monsieur, riposta le pêcheur. Moi, je m'appelle Nicolas à Mathurin à Baptiste.

— Si t'es ben à Mathurin à Baptiste, je peux te dire que j'ai connu ton père dans le temps que je travaillais à la Fruing; c'était un de ceux qui venaient de Pointe-à-la-Rennomée et qui ont mené le trouble en 1909.

Le barbu à la gueule d'embrun souligna qu'il avait été victime de l'insurrection contre les représentants des grandes compagnies marchandes et leurs employés. Les manifestants avaient attaché le gérant de la Fruing à une clôture, l'avaient frappé à la figure et, le fusil sur la tempe, avaient menacé de le tuer s'il ne signait pas le document exposant leur demande de hausser le prix du quintal de poisson. La requête avait été paraphée. Les marchands avaient alors fermé leurs magasins et s'étaient réfugiés à Gaspé. Ottawa avait ensuite dépêché deux croiseurs sur les lieux, pour calmer les eaux troubles et empêcher les débordements. Vingt-quatre présumés émeutiers avaient été coffrés. Le procès se déroula surtout en anglais, langue que la plupart des accusés ne comprenaient pas. Cinq d'entre eux durent purger une peine de huit à onze mois. Par la suite, on assista à la naissance d'un mouvement coopératif.

Le descendant irlandais émaillait parfois ses phrases de mots ou d'expressions anglaises. Manifestement, le marin avait gardé un arrière-goût saumâtre de l'incident. Par la suite, il s'était établi à son compte et vendait comme tout le monde son poisson à la coopérative.

— Puis toi, l'autre, je te connais pas, mais je sais que le «lot de grave» où vous êtes installés appartient asteure à Magella Bernard, de Petite-Rivière-au-Renard.

— Ben, ça s'adonne que je suis son fils Antonin, monsieur, précisa l'inconnu. Comme j'aime pas beaucoup la ferme, mon

père a mis le grappin sur ce coin de terrain de cinq perches donnant sur la mer. Il a acheté le bateau que j'ai dû radouber, puis tout le grément : lignes, hameçons, baquets, sel... Il m'a permis de pêcher et de rester dans la coquerie. Ah ! C'est pas un château, mais la maisonnette me convient parfaitement.

— Un *cook-room* bâti sur pilotis ! se moqua l'homme au visage buriné. En tout cas, dérangez pas mes filles dans leur ouvrage ! conclut-il.

Les trois sœurs avaient suivi l'échange avec un intérêt non dissimulé, tout en se gardant d'intervenir. Cependant, la brunette, séduite par le charme d'Antonin et entrevoyant la fin abrupte de la conversation, saisit le moment :

— Moi, je m'appelle Mélina, risqua-t-elle, puis elles, c'est Virginie et Rébecca.

— Tu vas rentrer tout de suite à la maison ! lui intima sèchement le père. Je te défends de parler à ces blancs-becs-là.

Les joues de Mélina se teintèrent de rose ; elle souleva le bas de sa robe et prit congé. Elle marcha le pas allègre, souriante de bonheur. Elle avait subi une petite humiliation, certes, mais elle se promettait de revoir le bel Antonin.

En rentrant dans la maison, elle accrocha son tablier au clou et alla se laver les mains à la pompe de l'évier de cuisine avec du savon à l'huile de morue.

— Les autres vont revenir bientôt ? s'enquit Exarée, d'une voix traînante.

— Oui, mère ; moi j'avais une envie pressante.

— D'abord, si tu veux ben, tu vas m'aider à préparer le souper, fit-elle gentiment.

Le père avait mangé gloutonnement et n'avait pas rapporté la rencontre avec les pêcheurs sur la grève. Pendant tout le repas, les deux demi-sœurs de Mélina s'étaient jeté des regards complices, entrecoupés de petits ricanements nerveux.

— Mère, Mélina vous a pas dit qu'elle avait l'œil sur un pêcheur, lança Virginie.

— Vous auriez dû la voir, elle avait la face rouge comme un homard, renchérit Rébecca.

O'Brien abaissa la main sur la table.

— C'est fini cette histoire-là! décréta-t-il. Puis toi, que je te reprenne plus à faire de la façon à des étrangers, ronchonna-t-il en se tournant vers la plus jeune.

Exarée avait posé muettement les yeux sur sa fille. Elle la savait beaucoup plus jolie que les deux autres, boudées par les garçons. Pourtant, la tignasse rousse et la taille de guêpe de la maigrichonne Virginie, le sourire avenant et les cheveux bouclés de la boulotte Rébecca auraient dû faire mouche chez les Renardois. Et qui était cet étranger auquel on avait fait allusion et qui avait fait naître une jalousie? Elle finirait bien par le savoir.

Salomon O'Brien sortit sa blague à tabac et bourra le fourneau de sa pipe. Puis, il s'approcha du poêle à bois, préleva une allumette de la boîte de fer et la frotta sur la fesse de son pantalon pour l'allumer.

— Popa, va donc fumer sur la galerie, implora sa femme, on est pas du hareng pour se faire boucaner, puis il fait chaud sans bon sens ici dedans.

Elle l'appelait «popa», en guise de soumission habituelle à l'autorité du maître de la maison. Naguère, le capitaine avait mené des hommes sur les bateaux. Un matin, alors que rien ne laissait présager du mauvais temps, une tempête s'était élevée et, dans la tourmente des flots, sa goélette s'était fracassée sur des récifs.

Après, le naufragé avait occupé un poste à la Fruing, où il avait pu continuer d'exercer ses qualités de meneur. Il était né pour commander, homme ou femme. Et cela, Exarée l'avait compris depuis belle lurette.

* * *

Dans leur maisonnette, les deux camarades venaient de récupérer leurs chaudrons. Nicolas s'était mis à reprendre un manigau, sorte de bandeau entourant la paume et le bas des doigts de manière à les protéger lors de la manipulation des lignes à pêche et à les préserver de l'eau salée. Antonin avait ôté ses culottes cirées et ses bottes de caoutchouc, et s'était étendu sur sa couchette, les mains derrière la nuque, l'esprit embrumé par le visage de Mélina.

— Arrête de rêvasser, puis c'est pas l'heure de se coucher, avisa Nicolas ; on devrait aller prendre un coup au Fox River.

— Je me suis levé de bonne heure à matin, j'aime mieux me reposer.

— T'apprendras que c'est ça le métier, mon ami. Asteure que t'as demandé à ton père la permission de devenir pêcheur, c'est pas le temps de changer d'idée. Puis oublie pas que j'ai refusé une *job* de commis au magasin général de monsieur Cotton pour travailler avec toi. Envoie !

Nicolas se rendit à la fenêtre qui donnait sur la mer. Il en écarta le rideau, étudia l'horizon et se retourna vers son ami.

— Ouan ! le couchant est pas ben beau. D'après moi, tu vas pouvoir dormir demain matin. Avant que la pluie prenne, on va d'abord mettre la morue en piles, la peau sur le dessus, et la recouvrir d'un « chapeau » pour éviter qu'elle se fasse mouiller.

Antonin étira ses membres alourdis, chaussa ses souliers, revêtit sa casquette. En sortant, il fut appelé par le hennissement de son cheval ; il alla le caresser, puis il suivit son camarade.

Le Fox River Hotel était la propriété d'Irénée English. Sa famille habitait une aile de l'établissement qui comprenait une dizaine de chambres à coucher. On pénétrait dans un hall d'entrée tendu de tapisserie vieux rose, et recouvert d'une moquette mauve sur laquelle reposaient quelques pièces de mobilier. À gauche de la réception, une salle à manger ainsi que deux salons séparés par une arche, joliment meublés de quelques fauteuils et d'un piano. À droite, un bar ouvert au grand public.

Antonin et Nicolas remarquèrent les voitures automobiles garées devant l'hôtel. Des voyageurs sans doute arrêtés pour la nuit. Ils s'acheminèrent au bar.

— Qu'est-ce qu'on vous sert, messieurs ? demanda l'hôtelier.

— Un verre de petit blanc, répondit Nicolas.

À une table voisine, des marins palabraient. Ils semblaient raconter des histoires de pêche et parler de la saison qui s'annonçait abondante.

L'hôtelier s'amena avec les consommations.

— Une bonne fois, vous viendrez goûter à la cuisine de madame Lebrasseur, les gars ; elle est incomparable.

— La cuisine ou la madame Lebrasseur ? badina Nicolas.

— Les deux, s'amusa le propriétaire. Avec la saison qui vient, j'ai confiance qu'on fasse de bonnes affaires. On sert les déjeuners, les dîners et les soupers. Mais Philip Luce a l'intention d'acheter le vieux *fishing room* de la Fruing puis de le convertir en auberge. Avec l'ouverture du Caribou Inn, la concurrence va être de plus en plus forte.

Même si les travaux de construction du boulevard Perron reliant Matane à Gaspé n'étaient pas tout à fait terminés, chaque année des milliers de voitures s'aventuraient sur la route peu carrossable. Au Caribou Inn, en plus des chambres et de la salle à manger, il y

avait un salon de thé et une boutique de souvenirs, où les touristes canadiens et américains pourraient acheter des cartes postales et de l'artisanat.

— Mais ils serviront pas de boisson, ajouta fièrement Irénée English. En tout cas, je leur souhaite bonne chance avec leur *tea room*.

Un costaud entra en promenant un regard scrutateur sur la clientèle.

— Tiens, si c'est pas mes deux petits morveux de la grave! ricana-t-il. Que je vous voie pas ressoudre sur la grave au ras de mes filles, parce que vous allez vous en rappeler longtemps! prévint-il, le ton menaçant.

O'Brien se déporta au comptoir, et l'hôtelier alla le rejoindre. Il amorça une conversation avec un petit homme un peu rondouillard juché sur un tabouret qui exhalait une épaisse fumée de son Peg Top.

— Vous êtes de passage à Rivière-au-Renard? s'enquit-il.

— Je regrette quasiment d'avoir changé de *run*, chuinta le rondellet. Vous pensez ben qu'on peut pas conduire à plus que trente ou trente-cinq milles à l'heure sur ce chemin de gravelle là, on se fait brasser pas mal fort. On tremble comme des fiévreux; une vraie planche à laver!

Le commis voyageur s'exprimait sans réserve sur la route qui l'avait mené au village. Il tira *Le Progrès du Golfe* de Rimouski replié dans la poche de son complet et le déplia devant O'Brien.

— Avec le krach de l'automne à la Bourse de New York, il y en a qui prédisent une augmentation du chômage comme aux États, rapporta-t-il. Ça va être beau tout à l'heure. C'est dans les grandes villes comme Montréal qu'il faut s'attendre au pire. Par chance que vous avez le poisson pour vous nourrir...

— C'est pas garanti ça, rétorqua O'Brien. Si jamais on nous donnait moins cher le quintal, on aurait de la misère à payer nos dettes, puis il y aurait plus personne pour acheter vos balayeuses électriques, railla-t-il.

— Vous voulez rire de moi ; vous n'avez même pas de courant à Rivière-au-Renard.

Les sombres prédictions du voyageur de commerce avaient fait sourciller les deux amis. En homme généralement bien avisé, le père d'Antonin ne se serait pas lancé à l'aveuglette dans l'achat d'un lot de grave, d'un bateau de pêche et de son grément, sans connaître les répercussions possibles que représentait la débâcle boursière sur le marché du poisson.

* * *

Au matin du lendemain, le temps maussade et venteux interdisait aux pêcheurs de s'aventurer sur la mer. Dans sa berçante, O'Brien parcourait les lignes de *La Voix de Gaspé*, qui reparaisait après quelques mois d'interruption. Il lisait tout, systématiquement, aussi bien la page destinée aux lecteurs anglais que les articles écrits en français. L'envie de fumer l'assaillit. Sa femme avait terminé son ordinaire de la matinée et avait repris la confection de ses carreaux avant de s'attaquer à la préparation du dîner. Après le ménage dans les chambres, la benjamine était à passer le balai sur le parquet de la cuisine, tandis que ses deux sœurs bavardaient gaiement dans leur chambre.

— Mélina, va me chercher du tabac à pipe, lui intima-t-il.

— Oui, père, j'y vais tout de suite, acquiesça-t-elle.

— Voyons popa, il va pleuvoir des hallebardes ! défendit Exarée.

Mélina appuya docilement son balai au chambranle de la cheminée. Sur les entrefaites, un poing insistant ébranla la portemoustiquaire. Elle alla répondre.

— C'est monsieur le curé! annonça-t-elle.

— Reste pas plantée là comme une dinde, ouvre-lui! ordonna sèchement l'homme de la maison.

Le vieillissant Elias Morris entra, enleva son chapeau à larges bords et opina légèrement la tête, en posant un regard intéressé sur l'assemblage bigarré fait de retailles.

— Vous êtes toujours dans vos courtepintes, Exarée!

— Monsieur Luce m'a demandé si je pouvais pas lui en fabriquer pour son magasin d'artisanat au Caribou Inn. J'ai déjà trois tapis crochetés de confectionnés. Faut que les Américains rapportent des souvenirs.

— J'en sais quelque chose, ma chère Exarée. Après quarante-trois ans aux rênes de la paroisse, vous pensez ben que je connais mon monde puis les différents attraits de notre beau coin de pays. En tout cas, j'espère que les touristes vont être nombreux à séjourner à Rivière-au-Renard cette année, puis à acheter l'artisanat de la place.

— Qu'est-ce que t'attends, Mélina? s'impativa le maître du foyer. Va la faire, ta commission.

Mélina s'exécuta. Puis, O'Brien, se tournant vers le pasteur :

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, monsieur le curé? s'enquit-il, d'un ton plus amène.

Le prêtre fouilla dans la poche de sa soutane en serge de laine noire, en ressortit une lettre froissée qu'il tendit à l'hôte. O'Brien posa *La Voix de Gaspé* sur ses genoux, saisit la missive, la déplia, la lut d'un trait.

— Ouais! Montréal! C'est pas à la porte ce patelin-là, commenta-t-il.

Virginie et Rébecca parurent dans l’embrasure de leur chambre et écoutèrent les propos des deux hommes et de leur mère, qui s’était mêlée à l’entretien qui avait toutes les apparences d’un conciliabule. Un cousin du curé, dont les affaires prospéraient dans la métropole, était à la recherche d’une servante, une bonne fille de la Gaspésie.

— Si jamais père me demandait d’aller vivre à Montréal, ce serait non tout de suite, je t’en passe un papier, murmura Rébecca.

— Toi puis moi, on se laissera jamais, mentionna Virginie. À la vie à la mort ! ajouta-t-elle, avant de serrer sa sœur dans ses longs bras maigres.

Pendant ce temps, Mélina s’acheminait au magasin général. Elle ne s’était pas étonnée de la visite du vieux curé Morris, qui profitait de la journée morose pour visiter les pêcheurs. Mais le saint homme avait arboré cet air inaccoutumé des personnages intrigants qui cherchent une diversion et s’apprêtent à révéler un secret...

Le vieil Anatole Girard, un loup de mer retraité, déblatérerait des âneries à qui voulait l’entendre. Le pilier de comptoir avait la mauvaise habitude d’interpeller chacun des clients. Pour l’heure, il s’entretenait avec le marchand Firmin Cotton et Antonin, qui semblait ennuyé par les propos du vieux marin. Le pêcheur, soulagé, attach aussitôt son regard sur celle qui venait d’entrer.

— Mademoiselle O’Brien ! s’exclama le commerçant, la mine ravie.

— Je prendrais du tabac à pipe pour mon père, dit-elle.

— Comment va ce cher Salomon ? demanda Anatole Girard. Toujours aussi malcommode, le vieux bouc ?

Mélina ne pouvait censément réprover les dires de l’homme. Elle se contenta de baisser muettement les paupières sur ses yeux lavande, en esquissant un demi-sourire d’approbation. Le

commerçant remit le tabac à sa cliente. À deviner le galbe des seins sous la robe océane de la jeune fille, son corps frémissant, Antonin savoura l'instant délicieux que lui procurait cette proximité inespérée. Mélina se sentit détaillée du regard, qu'il reporta sur le marchand.

— Une livre de clous, exigea Antonin; pour faire marquer, comme à l'accoutumée. Puis inquiétez-vous pas, monsieur Cotton, je vas venir *settler* à la fin du mois.

— C'est pour quoi faire? s'enquit le vieux marin, Anatole Girard.

— T'es trop curieux, le rembarra le marchand: faut pas poser de questions. Une livre de clous, c'est une livre de clous, ça finit là!

— Quand mon père a acheté, ça pressait de radouber ma barge, élabora Antonin. J'ai dû remplacer une couple de planches à moitié pourries, puis repeinturer au complet avec de la *copper paint*. Asteure, faut que je remette en état l'abri pour mon cheval, puis que je rafistole ma cabane. Même si on est au printemps, des fois c'est pas ben chaud quand le vent du large se met à souffler dans les fentes.

Elle avait l'œil embrasé d'une amoureuse qui entend des mots sans se préoccuper d'en décoder le sens.

— Est-ce que je pourrais vous revoir, mademoiselle O'Brien? risqua Antonin.

— Peut-être! avança-t-elle avec prudence.

Sa voix émue l'avait trahie. La main moite, elle s'empara de la boîte de tabac et quitta le magasin. Il lui aurait volontiers emboîté le pas et l'aurait rattrapée en courant. Mais les convenances le lui interdisaient.

Le marchand avait perçu le malaise qui avait envahi son client.

— On dirait qu'elle te laisse pas indifférent, badina-t-il.

— Un beau brin de fille, la petite O'Brien, commenta le loup de mer. Mais elle est sûrement pas pour toi. Il y en a d'autres qui ont essayé de l'approcher et Salomon les a tous revirés de bord...